

Mitouffet.—Mais c'est une abominable mystification !
 Tamerlan.—On ne vous avait pas prié de vous joindre à notre mascarade !
 Mitouffet.—Enterrer un singe comme un homme !
 Tamerlan.—Vous voulez dire comme une bête !
 Mitouffet.—C'est un attentat contre.....
 Tamerlan. | interrompant | Contre l'irréligion !
 Mitouffet.—C'est un outrage aux croyances.....
 Tamerlan.—Aux croyances de ceux qui n'en ont pas.
 Mitouffet.—C'est une indigne profanation des cérémonies.
 Tamerlan.—Des cérémonies les plus profanes.
 Mitouffet.—Une insulte à l'idéal laïque ! Je me retire indigné après cette odieuse parodie de nos rites civils ; il ne vous resterait plus, pour combler la mesure, que de conférer à vos chiens les caractères sacrés de la franc-maçonnerie.

Tamerlan.—On y viendra. Nicaise, cours chez moi ; ramène mon chien Médor ; apporte en même temps mon tablier.

Nicaise.—Votre tablier ? Votre serviette, vous voulez dire ?
 Tamerlan.—Non, mon tablier de franc-maçon. J'ai été dans cette boutique-là, il n'y a pas encore bien longtemps ; mon tablier doit être dans le quatrième tiroir de mon bureau de toilette. Apporte vite, que nous procédions séance tenante, à l'initiation de Médor.

Nicaise.—Mais est-ce qu'il ne faut pas aussi un poignard ?
 Tamerlan.—Oui, je n'en ai pas. Apporte un rasoir pour en tenir lieu.

Nicaise.—Pas de savon ?
 Tamerlan.—Non ; mais j'oubliais le squelette ? Il faut un squelette.

Nicaise.—Deux os de gigot ne pourraient-ils pas faire ? Nous en trouverons facilement à la cuisine de M. le capitaine.

Tamerlan.—Va pour deux os de gigot. Cours et ne bavarde pas. Il ne faut pas faire languir l'assistance et surtout M. Mitouffet. " Nicaise sort, Tamerlan à Mitouffet qui s'en va. " Monsieur Mitouffet, je vous invite cordialement à assister à la cérémonie : ce sera magnifique et grandiose !

Mitouffet.—Au diable ! | Il sort. |

Scène II

Tamerlan, Nicaise, les assistants et le chien.

Nicaise | entrant |. Voilà. Mais qui répondra pour le chien ?

Tamerlan.—Pourquoi pas toi ?

Nicaise.—Très-bien.

Tamerlan | Il bande les yeux à Médor |.—Médor, que demandez-vous ?

Nicaise | répondant pour le chien |. Le tablier et la truette.

Tamerlan.—Dans quelle loge désirez-vous être admis à nos rites ?

Nicaise.—Dans ma niche.

Tamerlan.—Quel nom désirez-vous adopter ?

Nicaise.—Je m'appelais Médor de mon nom profane ; aujourd'hui je demande à être appelé Castor.

Tamerlan.—Pourquoi ?

Nicaise.—Parce que les castors sont franc-maçons de père en fils.

Tamerlan.—Quelles sont vos croyances ?

Nicaise.—Je n'en ai pas.

Tamerlan.—Que pensez-vous de l'origine des choses ?

Nicaise.—Rien.

Tamerlan.—Comment voulez-vous vivre ?

Nicaise.—En chien.

Tamerlan.—Comment voulez-vous mourir ?

Nicaise.—Comme un chien.

Tamerlan.—Comment voulez-vous être enterré ?

Nicaise.—Comme un chien !

Tamerlan.—Jurez-vous de toujours rester libre-penseur ?

Nicaise.—Je le jure.

Tamerlan.—Sur quoi ?

Nicaise.—Sur ces deux os de gigots.

Tamerlan.—Recevez donc ce tablier, et sachez que, si vous révélez jamais nos secrets, vous aurez la tête tranchée, la langue arrachée, le corps coupé en morceaux et jeté à la mer pour être éternellement ballotté par le flux et reflux. Faites votre testament.

Nicaise.—Je lègue à mes fils l'espoir d'être singes et à mes petits l'espoir d'être hommes ! (Applaudissements des assistants.)

La toile tombe

FIN.

L'AUMONE

—Il faut en finir, s'écria le gros Alcide Campanan. Voilà six mois que vous me faites jouer ici un rôle ridicule et stupide. Sous le prétexte que vous êtes une jolie fille et que j'ai eu la sottise de m'en apercevoir, vous abusez de la situation, parole d'honneur ! Voyons, qu'attendez-vous de moi ? Quelle condition dernière mettez-vous à votre consentement ? Tout ce qu'une femme, et une femme coquette et fantasque peut désirer, je vous l'ai offert, prêt à vous le donner sur un signe. Vous avez constamment refusé, c'est vrai ; mais c'est justement l'obstination de ce refus qui me déconcerte. Pourquoi n'avez-vous pas accepté ? Pourquoi suis-je sûr, en vous suppliant une dernière fois, que vous n'accepterez pas encore ? Que diable, ma chère Louise, si vous n'étiez pas aussi franchement ce que vous êtes, si vous ne vous affichiez pas dans tout Paris, au théâtre, au bois, au cabarets en vogue avec le tas de godelureaux que vous traînez après vos jupes, si tout le monde ne savait pas que vous êtes une fille d'humeur facile, leste en propos et plus leste encore en action, si vous n'étiez pas comme vous n'ignorez pas que vous l'êtes—cotée en chiffres apparents sur le turf de la galanterie, je pourrais supposer que vous voulez m'en faire accroire, jouer au plus fin avec moi, et me faire payer en une autre monnaie le triomphe de vos vertueuses résistances ! Mais non, vous ne dissimulez rien, si ce n'est l'étrange sentiment qui vous dicte votre conduite envers moi. Vous semblez tenir avec vous-même je ne sais quelle secrète gageure, dont je suis la victime, et vous être dit : " Je serai à tout le monde, excepté à celui-là ! "

" C'est exaspérant, à la fin ! Vous faites de moi la risée de Paris qui, jaloux de mes millions, se rattrappe en riant tout son soûl de me voir jouer auprès de vous, à mon âge et avec ma fortune, ce personnage grotesque d'amoureux transi. J'en ai assez. Je me révolte, et je suis venu aujourd'hui vous dire que cela ne pouvait pas durer plus longtemps !... D'abord, je sens que j'y perdrai la tête, à ce métier. C'est que je vous aime pour de bon, Louise, le croiriez-vous ? Eh non, parbleu, vous ne le croyez pas ! Sans cela, vous ne prolongeriez pas aussi cruellement ma torture ; car vous n'avez pas l'âme méchante, au fond, j'en suis certain... Eh bien, je veux vous parler franchement, essayer de vous toucher, de vous convaincre. Oui, je vous aime, absurdement, niaisement, comme un fou ! Tout le reste m'est indifférent. Tout le reste, c'est-à-dire mon argent qui m'est inutile puisque vous le refusez, et les autres femmes, que je ne regarde seulement pas, et les affaires, qui ne m'intéressent plus. Je ne suis plus bon à rien qu'à me répéter que je vous aime, que je vous désire, que je vous veux, qu'en dehors de votre ombre, je n'existe pas !... "

" Quand je pense qu'il vous suffirait d'un mot pour me rendre le plus heureux des hommes, et que ce mot, vous le prodiguez à cent autres plutôt que de me l'adresser, et que cela est ainsi sans que je sache pourquoi, sans que j'aie au moins une raison à laquelle je puisse m'en prendre, un obstacle que je puisse tâcher de surmonter, il me passe par la cervelle des tentations furieuses de finir avec ce supplice que chaque jour rend plus insupportable ! "